

Alice Quinn

# UN PALACE EN ENFER

Au pays de Rosie Maldonne

**Alliage Éditions**

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Alice Quinn 2013, tous droits réservés

tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays  
loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

ISBN EBOOK BOOKELIS : 978-2-36910-038-6

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Pour suivre l'actualité des sorties de romans d'Alice Quinn :

<https://www.alice-quinn.com>

*"Le bonheur, c'est un plat de frites supplémentaire."*

Charles Monroe Schulz, *Snoopy*

## **Table des matières**

### **Table des matières**

**Lundi, Mon doux foyer à moi**

**Mardi, Un petit flic trognon**

**Mercredi, Palace party**

**Jeudi, Les contes de fée, ça existe**

**Vendredi, Signes extérieurs de folie**

**Samedi, Room service**

**Dimanche, Une mouette d'Europe ou d'Afrique?**

**Lundi, Gaston voit rouge**

**Mardi, God save the Queen**

**Mercredi, Un cadeau du McDo**

**Jeudi, Vous vivez seule ici?**

**Vendredi, Pas de patron pour Rosie Maldonne**

### **REMERCIEMENTS**

**Références musicales, dans l'ordre d'apparition du livre**

**Du même auteur en librairie**

**Lundi**

*Mon doux foyer à moi.*

Mon nom, c'est Rose. Rosie Maldonne. 95 65 90. Ce n'est pas mon numéro de portable. Non. Ce sont mes mensurations. Il paraît que je suis canon. Je ne peux pas vous dire, je n'ai pas de miroir en pied.

C'est complètement bidon de s'appeler Rose. C'est la seule chose que m'a laissée ma mère. C'est pour ça que j'ai horreur qu'on m'appelle Rose. J'estime qu'il n'y a qu'elle qui en avait le droit. Alors je me fais appeler Cricri. C'est encore plus naze, et ça n'a vraiment rien à voir, je sais. Mais au moins ça ne me fait pas chialer. Parce que ma mère, elle est morte quand j'avais seize ans. Depuis elle me manque tous les jours.

Faut dire qu'on était comme cul et chemise toutes les deux. Elle m'a tout appris : comment rédiger une demande de RSA – enfin, avant on disait RMI – ; comment pourrir les employés du Pôle emploi – enfin, avant on disait ASSEDIC – quand les papiers traînent trop ; comment foutre dehors un bonhomme qui vous pique vos sous et qui baise à côté ; comment s'épiler au sucre chauffé et se teindre les cheveux au henné ; comment paraître à son avantage avec des soutiens-gorge à balconnets, si possible rouges.

Ce jour-là, j'avais décidé d'appeler Mimi – Mimi, c'est pour Émilie – pour lui emprunter de l'argent, vu qu'on n'avait plus rien à bouffer, moi et les gosses. Mimi, c'est une amie. Elle est riche, puisqu'elle a un travail à plein temps, ce qui n'est pas mon cas. Il n'y a qu'à elle que je peux demander ce genre de choses.

Ça a sonné un moment et elle a fini par décrocher. Mais dès que j'ai commencé ma phrase, elle m'a coupée. Soi-disant que je ne savais pas gérer mon budget. Et surtout que je ne lui avais toujours pas rendu ce que je lui devais.

– Mais Mimi, puisque je te dis que ça n'a aucun rapport ! La dernière fois, c'était parce que je n'avais pas fait gaffe en faisant mes courses au supermarché, j'avais acheté plein de conneries pour la maison, mais cette fois, c'est simplement à cause de la rentrée, le week-end et tout ça, et en plus, ils sont en retard pour le airèmi, c'est une affaire de quelques jours, c'est tout... Oh, allez, Mimi, te fais pas prier !... *Oui, ma puce, j'ai vu, tu as fini ton caca ! Oh ! Il est beau, ma quiquine !...* Non, Mimi, ce n'est pas à toi que je parle, c'est à Emma, elle était sur le pot... Non, ce n'est pas débile, il faut bien que je la félicite pour quelque chose de temps en temps, non ?... *Attends, non, attends, ma puce, non, ce n'est pas de la peinture, Emma !...* Elle a décidé de repeindre la banquette avec... Oui, je sais, ça ne t'intéresse pas vraiment, t'as horreur des gosses... Bon, alors, ce fric, tu peux me le passer ou pas ? *EMMA !!! STOP ! NON ! NON ! EMMA, TU M'ÉCOUTES ?...* Ouais, excuse, ah, tu ne peux vraiment pas... Bon, je dois y aller, là, je te rappelle, OK ?

J'ai raccroché et j'ai hurlé :

– C'te peau d'vache, c'te bourge, c'te conne !

– Maman, t'as dit un gros mot, s'est offusquée Sabrina, ma grande, toujours très à cheval sur le protocole côté expression orale.

Je l'ai superbement ignorée pour continuer à me concentrer sur ma colère :

– Je sais bien qu'elle a au moins six cents euros sur un compte épargne logement, et elle dit qu'elle n'a pas d'argent à me prêter ! Emma, arrête ! Bon allez, viens par là, et arrête de tartiner ça sur le chat ! Pas sur ta figure non plus. Allez, file dans la douche.

Émilie, elle claque tout son argent en sapes, elle est célibataire. Ce qui est cool, c'est qu'elle me file ses vêtements quand elle se lasse, et c'est souvent... C'est pour ça que vous me verrez tout le temps super fringuée, et du coup je trompe mon monde. Je vois bien quand je vais voir l'assistante sociale, elle bave sur mes frusques. Minijupes en cuir rouge, corsets en satin orange, talons compensés rose fluo. Elle en crève de jalousie. Chaque fois, elle manque d'en avaler son dentier... En général, ça n'arrange pas mes affaires...

J'ai laissé Sabrina, ma grande, devant un cahier de coloriage, pour flanquer les jumelles – elles sont pas jumelles mais je les appelle les jumelles parce qu'elles ont le même âge – sous la douche. C'est là que j'ai vu que je n'avais plus d'eau chaude. Sûrement un truc qui avait pété dans l'installation électrique.

Pour couronner le tout, Pastis – c'est mon chat – protestait parce que je lui avais donné comme seule ration un fond de lait tourné avec trois croûtes de pain.

Voilà. Pas de surprise. La routine. Parce que, en général je n'ai pas de bol. À croire que mon nom de famille est prédestiné. Maldonne. C'est le nom de mon père. Il a épousé ma mère quand elle s'est retrouvée enceinte. Un mois avant qu'elle accouche, il l'a plaquée. Il s'est barré au Canada, paraît-il. De toute façon, je m'en tape, je ne l'ai jamais connu.

Maldonne. C'est une expression qu'on emploie quand on joue aux cartes. Si quelqu'un a mal distribué les cartes, on dit qu'il y a maldonne. C'est exactement ce qui s'est passé pour moi. Tout a été mal distribué au départ dans ma vie.

Si mon nom avait été Madonne, par exemple, ça aurait été différent. Je serais peut-être devenue une star de la pop music, comme l'autre ?! Qui sait ? Pour l'instant, je pourrais m'appeler Rosie Malchance, ça reviendrait au même.

Par exemple : je n'ai jamais rien *trouvé*. J'ai rencontré des tas de gens qui m'ont raconté dans le détail ce qu'ils avaient trouvé : la femme de leur vie, le prince charmant, le canapé dont ils rêvaient, un carton plein de boustifaille quand ils étaient SDF, ou même l'adresse exacte de la Sécurité sociale... Mais moi, non. Je n'ai jamais compris pourquoi. Le destin ?

Le hasard ? Y a-t-il seulement une raison ? Et si je la cherche, vais-je la trouver ? Nous y revoilà ! J'en doute.

Pourtant, j'aime qu'il y ait des raisons à tout, mais là, comme ailleurs, je n'en trouve jamais. Et ce n'est pas faute de chercher ! Je passe ma vie à le faire, avec toujours le même résultat.

RIEN.

D'ailleurs, une autre de mes particularités, c'est de ne jamais *gagner* non plus.

On peut parier ce qu'on veut avec moi, je perds toujours...

Et pourtant...

La vie réserve bien des surprises, non ?

Moi qui ne désespère jamais de rien, le destin allait me donner raison.

Car cette fois-là, j'allais faire les deux d'un coup : trouver ET gagner !

Indécrottable, j'allais même croire, au début, que ma chance avait tourné. Comme dans ces histoires de roue de la fortune. Un coup en haut, un coup en bas.

Bien entendu, j'aurais dû me méfier...

Cette nuit-là, allongée, j'avais entendu cette phrase de ma mère : « Faut s'en sortir, faut pas stagner, faut bouger ! »

Je ne savais même pas si je rêvais ou pas ! Je me suis tournée et retournée dans mes draps. Et je suis censée me reposer la nuit !

Bien sûr, ensuite, au petit matin, impossible de me réveiller. Et j'avais quelques paroles d'une chanson qui traînaient dans ma tête : *On veut mhmh... on peut pas pas pas / mhmh... se réveiller, pas pas pas / Y'a que pas pouvoir qu'on peut !!!*

Impossible de mettre un nom sur le chanteur. Mais ce qui était sûr, c'est que ma mère adorait cette chanson ! Elle la chantait souvent, de son vivant, et là encore, j'avais l'impression que c'était elle qui chantait, ça me berçait.

C'est comme ça que je sais que ma mère, elle est toujours avec moi. Elle m'envoie des chansons. C'est notre manière de communiquer. En général, le message est limpide, je décède tout de suite. Mais ce n'est pas toujours le cas.

Depuis que je me suis retrouvée enceinte la première fois, vers dix-neuf ans, je me débrouille comme je peux.

Je commence à me faire vieille. Vingt-quatre ans. Enfin presque vingt-cinq. J'ai trois gamins qui ne demandent qu'à pousser. Deux sortis de mon ventre. Le troisième m'a été échu par les circonstances de la vie. Je ne parle pas de ceux qui se retrouvent parfois sous mon toit pour des temps indéterminés...

Les gosses faisaient un raffut pas possible. Je résistais, de toutes mes forces, tête sous l'oreiller. Je rêvais que j'étais déjà levée, pour ne pas avoir à le faire.

Finalement, quand ils ont hurlé en sautant sur moi, j'ai bien été obligée de reconnaître que je ne dormais plus.

La vérité, c'est que je n'avais pas envie d'affronter la journée qui m'attendait. Parce que je savais qu'il n'y avait plus rien à manger dans la maison. Ça fait mélo de dire ça au XXI<sup>e</sup> siècle en France, mais c'était la stricte vérité.

Et pour ce qui est de la *maison*, c'est une façon de parler. En fait, on n'habite pas tout à fait une *maison*, mais une caravane. Modèle Caravelair 1985. Elle est posée à côté de l'ancienne gare désaffectée, au milieu d'un terrain vague tout ce qu'il y a de joli. Il est rempli de coquelicots l'été, de pâquerettes au printemps, et de bleuets des fois. Le reste du temps, c'est de la gadoue. J'ai posé des planches tout le long pour pouvoir accéder à mon domicile sans me crotter. Les enfants adorent cet endroit.

Comme, malgré ma malchance chronique, je suis une optimiste, j'ai quand même ouvert le placard, pleine d'espoir. Immédiatement déçue. Il n'y avait plus que quelques croûtons.

La chanson se déroulait toujours dans ma tête : *Mhmmh mhmmh... on peut pas pas pas / mhmmh... pas pas pas / mhmmh... on peut pas pas pas / Non, y'a que pas pouvoir qu'on peut / Heu, heu !*

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que la dernière journée des grandes vacances avait déjà très mal commencé. Cette année, ils avaient mis la rentrée le mardi 4 septembre. On se demande pourquoi mardi, puisque le mercredi, les enfants n'ont pas école !

J'aurais bien voulu qu'on ait des croissants pour le petit déjeuner, avec les gosses, mais bon... J'ai fait griller les croûtons, on a fini le fond du pot de confiture, et les mioches étaient contents. Ils n'y ont vu que du feu, mais moi, j'en avais gros sur la patate.

En réalité, c'est moi qui avais envie d'un croissant chaud avec un bon café.

Ça faisait deux mois que quand les allocs arrivaient, il ne me restait plus assez pour acheter du café. Et moi, sans café, je suis à prendre avec des pincettes ! Sans mon carburant principal, je fais des crises de tachycardie.

Des crises d'angoisse, quoi. Et ce bourricot d'Ahmed, l'épicier, qui ne veut plus me faire crédit parce que mon ardoise est trop grosse.

Les autres épiceries du coin, n'en parlons même pas, c'est des Français, vous pouvez toujours courir avant qu'ils vous fassent confiance ! La liste de tout ce qu'on ne pouvait pas faire trottait dans ma tête : gagner, dormir, rêver, dépenser, être heureux... *on peut pas pas pas / Y'a que pas pouvoir qu'on peut...*

Bon, à part la tune, pour le reste, tout allait plutôt bien. S'il n'y avait pas eu cette histoire de bouffe qui me tracassait, je me serais levée du bon pied, avec entrain.

J'ai décidé de prolonger mon week-end et de ne pas emmener les petits à la crèche. Quand ça va mal, j'essaie toujours de profiter de ma grasse matinée, parce que je sais qu'après je vais les avoir toute la journée, et il va falloir que j'assure. Trois mômes en bas âge, ce n'est pas toujours évident, même si les miennes, elles sont plutôt marrantes.

Ce n'est pas pour dire, mais là, c'est le seul aspect de la vie où j'ai de la chance. La fameuse règle de l'exception ! Quand je vois les morpions que se tapent les autres, les demeures qui viennent chercher leurs rejetons à l'école, plus imbuables les uns que les autres !

Les miennes, à côté, elles sont vraiment géniales. Ça a l'air partial, ce que je dis, mais ce n'est que la vérité toute pure.

Et je ne parle pas de mon chat ! Si je croyais à la réincarnation, je dirais qu'il est celle d'Einstein ! Je n'insiste pas parce que je sais comme c'est gonflant quand les gens parlent de leur chat. C'est pire encore que ceux qui racontent leurs rêves. Ou peut-être pas. Il n'y a pas pire que ceux qui racontent leurs rêves.

Enfin, le but de la journée, c'était quand même de trouver du fric et, connaissant ma malchance chronique, je partais battue d'avance...

Mon premier espoir s'était déjà évanoui, avec ce coup de téléphone à Émilie. Elle aurait pu me passer au moins quinze euros ! Tu parles, Charles ! Tu peux toujours t'accrocher avec une radine pareille !

L'ennui, c'est qu'elle est la seule personne friquée que je connaisse. C'est sûr, elle n'est pas regardante sur les clients qu'elle se fait en fin de mois ! De temps en temps seulement. C'est pas mon cas. Depuis que ma grand-mère s'est rangée du trottoir, il y a un tabou sur la question dans la famille. Enfin, chez les *femmes* de la famille. On est pour la liberté sexuelle. La vraie.

Mais il faut dire aussi que Mimi, elle a un autre boulot. Déclaré. Serveuse au Sélect, comme moi, enfin sauf qu'elle, elle a un CDI à plein temps, et moi, c'est un black discontinu. J'y vais seulement quand je peux, et avec les trois gosses, ce n'est pas très souvent.

Le Sélect, c'est un café dans la Vieille Ville. Le patron, Toni, il m'a à la bonne, parce qu'il voudrait coucher avec moi. Je ne dis pas qu'il ne me plaît pas, pour un vieux – il a trente-quatre ans... En fait, je n'y ai jamais sérieusement réfléchi. Mon instinct me dit que si j'accepte, il ne voudra plus me prendre comme serveuse au black. Alors, là, ça ne m'arrangerait pas du tout. Ça me fait quand même quelques rentrées d'argent qui m'aident pour des tas de trucs. Surtout qu'il me laisse faire les horaires à ma convenance, c'est bien utile quand on a des mioches.

Et puis, au Sélect, parfois, le samedi soir, Toni fait venir un orchestre, et la dernière fois les musicos étaient sympas, ils m'ont laissée pousser ma gueulante. J'adore chanter. Chez moi c'est une seconde nature. Je chante du matin au soir. C'est peut-être pour ça que ma mère m'envoie des chansons, la nuit ?

Je me réveille avec ces paroles dans la tête qui me trottent ensuite toute la journée. Toujours des chansons qu'elle aimait. Ce qui explique le répertoire un peu vieillot. Des messages. À moi de décrypter. Des rébus. Des énigmes. Des puzzles à reconstituer. C'est rare que je ne trouve pas dans la journée qui suit ce que voulait me dire ma mère. Toutes les solutions à mes problèmes sont dans les chansons qu'elle m'envoie. Il suffit de pincer la bonne corde...

Comme d'hab, la seule solution, ce jour-là, pour moi, ça a été de me pointer au Sélect avec les trois mômes. Je les ai collées au fond du café avec des colorriages.

J'ai fait mes deux heures de boulot, moyennant quoi Toni a bien voulu me filer quinze balles. *On peut pas pas pas / Y'a que pas pouvoir qu'on peut...*

On est reparties toutes ragaillardies vers midi s'offrir des McDo.

C'est là qu'on est tombées sur ma copine Véro. Ma meilleure amie. En ce moment, elle ne bosse que les après-midi, elle fait le ménage dans une mutuelle, un truc comme ça.

Elle est sympa, Véro, mais c'est Madame Chagrin en personne. Je ne sais pas comment elle fait, cette fille-là,

pour s'attirer le malheur comme ça, mais c'est systématique. Ou bien son proprio la fout dehors, ou bien son mec lui fout sur la gueule. Enfin, quand je dis son mec, je veux dire celui du moment, car elle n'a pas vraiment de mec. Moi non plus, je n'en ai pas, bien sûr, mais ce n'est pas pareil. Elle, elle passe son temps à pleurer qu'elle n'a pas de mec ! Moi, je m'en tape. Je n'en cherche pas, au contraire. C'est eux qui me cherchent un peu trop. Mon problème, à moi, c'est plutôt comment les larguer.

Bref, quand on est arrivées, mes filles se sont précipitées sur son gamin, Simon, et ils sont tous partis jouer sur les toboggans et tout ça. Véro faisait une tête de trois pieds de long, j'ai tout de suite vu que quelque chose n'allait pas. Elle n'a rien voulu me dire.

C'était bien la première fois qu'elle m'écoutait parler. Elle était un peu absente, mais elle écoutait quand même. Elle a fini par dire :

– Si t'as pas de fric, je peux t'en passer, j'ai touché un arriéré des APL. J'irai à la banque demain et je te les filerai quand on se verra devant le portail de Victor-Hugo.

L'école maternelle Victor-Hugo, située non loin de la place du même nom.

C'est à cette école que vont Sabrina, ma grande, en grande section, et Simon, son premier, chez les moyens.

Ils ont accepté de le prendre en moyenne section sur l'insistance de la psy, malgré son léger retard de langage. En fait, il n'aime pas parler, Simon. On ne sait pas s'il sait vraiment. Il bégaye un peu. Quelquefois, on comprend quelques bribes, et quelquefois, rien du tout. Et quand il en a vraiment marre, il ne l'ouvre carrément pas. Il n'y a que Sabrina, ma fille, qui le comprend tout le temps, même quand il ne dit rien. Alors elle nous traduit.

Véro, ma meilleure amie, avait donc l'air soucieuse ce jour-là, dans le jardin du McDo. Elle était avec Simon, mais il n'y avait pas son petit, Pierre, et ça a fini par m'étonner, parce que en ce moment elle ne le met pas à la crèche le matin, comme elle ne travaille que l'après-midi. Je lui ai demandé pourquoi il n'était pas là, et elle a éclaté en sanglots.

Ça m'a effrayée, et inquiétée, c'est vrai, quand vous demandez des nouvelles d'un mioche et que sa mère se met à chialer, ça vous fait tout de suite penser à la leucémie ou un truc comme ça, et en plus, Véro, elle est tellement jolie et fragile avec ses cheveux coupés tout court et ses grands yeux qu'on a toujours envie de la protéger, et moi, de la voir pleurer, ça m'a mise dans tous mes états.

– Mais qu'est-ce qu'il y a ? Oh ! Véro ! Arrête un peu ta fontaine, dis-moi ! Qu'est-ce qu'il a le petit ?

– Non, il n'a rien, tu sais, mais je suis tellement heureuse !

– Heureuse ? Comment ça, heureuse ?

Ça m'a coupé la chique, sa réponse ! C'est avec des événements comme ça qu'on réalise à quel point on a un vocabulaire limité !

Le mot « heureuse », par exemple, ce jour-là, je me suis rendu compte que c'était un mot qu'on n'utilisait jamais dans mon entourage. Comme bonheur, joie de vivre, tranquillité, félicité, paix, satisfaction, bien-être, sérénité, facilité, légèreté et même béatitude, tiens, et pourquoi pas ? Par contre, galère, malheur, pas de bol, misère, mauvais coup, marre, ras le bol, crevée, nulle, naze, pourriture, ça, ça y va ! C'est mon quotidien, même si je m'en sors plutôt bien grâce à mon système D...

Véro était *heureuse*... Aussi incroyable que cela paraisse, elle avait rencontré un homme qui était dingue d'elle. Il était instit en Haute-Savoie, mais il en avait eu marre de la neige alors il était venu ici, dans le Midi, et il ne bossait plus comme instit, mais il l'avait rencontrée, elle, Véro, et il était tombé fou amoureux. Elle lui avait avoué la vérité, qu'elle avait deux gosses et que son con d'ex, Michel, ne voulait pas divorcer et qu'il lui avait découpé le tissu de son canapé en fines lamelles de deux centimètres et tout et tout, eh bien cet Alexandre –, parce que en plus il s'appelait Alexandre –, il était complètement à la masse d'elle et aussi des enfants, et aujourd'hui par exemple, il avait emmené Pierre avec lui, faire une balade à vélo.

– Et tu vois, même les engueulades avec Michel, maintenant, ça me fait ni chaud ni froid. Je plane. Je vis sur un nuage rose.

– Pourquoi ? T'as revu Michel, ce salopard ? Il est revenu ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Vous vous êtes engueulés ?

Mais elle n'a répondu à aucune de mes questions. Elle a fait un geste négligent de la main. Comme pour les balayer paresseusement.

Sur ce, souriante, elle s'est levée, m'a embrassée sur les deux joues, et s'est éloignée en tenant Simon par la main. Et pas un seul dernier petit regard de mon côté ! Dingue ! Hallucinant !

Je suis rentrée toute rêveuse à la maison, ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre le Bonheur en Marche, et j'étais particulièrement de bonne humeur avec les gosses, ce qui fait que quand ils se sont mis à me déménager tout ce qui était bougeable dans la Caravelair, sous

prétexte de se construire une maison au beau milieu du salon, je n'ai pas eu le cœur de les en empêcher. *On peut pas pas pas / Y'a que pas / Pas pas pas pas pas pas pas...*

Tout ça m'a fait triple boulot le soir, après les avoir mises au lit, toutes les trois dans leur petite cabine, pour pouvoir descendre ma banquette.

Pastis avait eu la bonne idée de se planquer en haut d'un placard pendant tout ce ramdam, et dès que les gosses ont été couchées, il s'est frotté contre mes mollets avec insistance. Autrement dit, *qu'est-ce que t'as à bouffer ? T'as pensé à moi ?* Je lui ai donné la moitié de mon hamburger de midi que j'avais gardé pour lui, mais il n'en a pas voulu – quand je vous disais que c'est un chat exceptionnel ! Il sait reconnaître la merde, même emballée dans du papier de soie. Boudeur, il a voulu sortir.

À mon avis, il avait dans l'idée de se faire une souris. Je lui ai ouvert la porte à contrecœur. C'est le seul mec de la famille, j'aime mieux quand il est avec nous, la nuit.

Quand même, heureusement que le père d'Emma m'a un jour offert cette caravane ! Je sais qu'il me l'a donnée parce qu'il ne pouvait plus rien en faire vu son état, mais ça m'a bien rendu service juste au moment où j'étais expulsée.

Parce que je ne risquais pas d'aller dans leurs foyers à la con pour les mères seules avec leurs gosses ! Plutôt crever !

Il faut savoir être reconnaissant de ce que la vie vous offre.

Merci, Caravelair, mon doux foyer à moi...

**Mardi**

*Un petit flic trognon*

Mardi de la rentrée des classes.

Réveil avec l'air de *Love Me, Please Love Me...*

Du coup, j'ai retrouvé le nom du chanteur d'hier : Polnareff. Un vieux que ma mère adorait.

D'abord je n'avais que l'air, mais sur le chemin les paroles me sont revenues, pour ne plus me quitter de la journée.

Je ne voyais pas bien quel message ma mère voulait me faire passer avec cette chanson. Sauf que bien sûr, comme tout un chacun qui vit seul, je me sens peut-être en mal d'amour ? Il faudra que ma mère s'explique un peu mieux ! *Love me, Please love me / Je suis fou de vous...*

Je n'ai pas vu Véro.

D'habitude, je la vois en emmenant Sabrina à l'école, mais comme j'étais à la bourre... C'est toujours comme ça quand il y a école.

Courir avec la poussette double, d'abord à la maternelle, puis à la crèche. Le marathon pour les habiller tous les trois.

Lisa qui a vomi sur son pull à la dernière minute. Enfin je cours, je cours, et je ne calcule personne. J'aurais bien voulu la rencontrer, pourtant, Véro ! Elle m'avait promis de me filer des ronds.

En voyant Simon dans la cour, j'ai compris qu'elle était déjà passée et repartie. Pas grave. Je me suis dit qu'elle me donnerait l'argent tout à l'heure, à la sortie, en venant rechercher le gosse. Je débarquerai tôt ce soir pour être sûre de ne pas la rater.

Je suis rentrée. J'ai récuré la Caravelair de fond en comble, et je suis allée à l'EDF.

J'ai traîné un long moment mes fesses sur un siège en plastique, deux heures en tout, pour tenter d'entr'apercevoir un pote, Benjamin, qui bosse là-bas.

Il m'avait prêté à l'époque son matériel de pro pour que je m'installe en toute clandestinité un branchage spécial sur un fil à côté de la caravane.

J'aurais bien voulu qu'il me refile le matos maintenant pour jeter un coup d'œil sur mon eau chaude qui ne marchait plus.

Quand j'ai compris que c'était pas mon jour pour ce genre de plan, j'ai filé chez Toni bosser deux heures, ce qui m'a permis ensuite d'acheter un petit cartable transparent pour Emma. Jusqu'à présent, elle mettait son goûter dans la poche. Quand j'ai regardé ma Swatch, j'ai vu qu'il était pile quatre heures et quart, l'heure des mamans, comme ils disent à la maternelle.

Comme toujours, devant l'école, il y avait toutes les demeures qui stationnaient sur deux pattes en attendant de récupérer la prune de leurs yeux.

C'est une des raisons pour lesquelles je n'arrive jamais à l'heure, je ne supporte pas ce troupeau, et la pauvre Sabrina, elle m'attend toujours avec la maîtresse qui me jette des regards noirs ou avec l'assèze – c'est comme ça qu'on abrégie pour dire l'assistante maternelle, je crois, c'est la bonne femme qui assiste la maîtresse.

La maîtresse, elle ne me dit plus rien depuis le jour où, après sa remarque perfide du genre « comment voulez-vous que les enfants apprennent les règles de la vie si les mères elles-mêmes sont infichues de respecter les simples horaires de la maternelle ? », je lui ai sifflé entre les dents :

– Eh, toi, vas-y, t'ar ta gueule à la récré, pétasse, c'est à moi que tu causes ?

Mais attention, j'ai dit ça à voix basse pour que ma fille, elle n'entende pas. Ce n'est pas parce que sa maîtresse est une déficiente des neurones qu'il faut qu'elle ne la respecte pas.

L'assèze, elle, elle est encore plus royaliste que le roi. Chaque fois que je me pointe, si c'est elle qui est avec Sabrina, elle ne peut pas s'empêcher de me traiter : « Tiens, voilà le dernier métro ! » Je ne sais pas pourquoi elle dit ça, vu qu'on habite dans une région sans un seul pet de métro.

Ou alors : « Ça y est, vous vous êtes décidée ? Dommage, parce qu'on commençait à bien s'amuser, Sabrina et moi... » Et comme dès qu'elle a dit ça elle s'éloigne, je ne peux rien répondre, sinon je serais obligée de crier et je ne veux pas que Sabrina, elle entende. Mais je jure qu'un de ces quatre matins je vais me faire sa petite tronche de sainte-nitouche.

Véro n'était pas devant la porte. Je ne l'avais donc pas croisée depuis hier.

Emma a commencé à pleurer dans la poussette double, je ne sais pas pourquoi, mais j'avais constaté qu'elle était un peu fiévreuse ce matin et, dans ces cas-là, une journée à la crèche, ça n'arrange pas les choses.

Moi, en voyant que Véro n'était pas là, j'ai regretté d'avoir acheté le petit cartable, et j'ai répertorié mentalement ce qui me restait dans les placards.

Des pâtes, oui, ça, j'en ai toujours. Par contre, plus de beurre, mais je pouvais mettre de l'huile, et puis... ben je crois que je n'avais plus rien d'autre, et ça m'emmerdait un peu de ne pas pouvoir leur filer leur ration de calcium, avec une pointe de protéine. Je ne parle même pas de fruits ou de légumes ! J'avais encore la solution d'aller faire les poubelles à la sortie du Ed.

Je pestais contre le père de Lisa, qui pourrait au moins m'envoyer de temps en temps une partie de la pension alimentaire qu'il me doit, vu que c'est le seul qui a réussi à me faire

passer devant le maire, puis par la suite devant le juge, mais d'un autre côté, je ne veux pas faire trop de vagues, parce que des fois que ça lui prenne d'imaginer qu'il pourrait en avoir la garde, il aurait beau jeu ! Une petite visite de la DDASS, et je ne ferais pas vraiment le poids face à sa villa dans le Var.

Il est plutôt sympa comme père, il la prend de temps en temps pendant les vacances, c'est déjà pas mal ! Il s'est maqué avec une bonne femme qui a une agence immobilière, il paraît que ça va plutôt bien pour eux. Tant mieux. Mais je crois qu'elle flashe pas mal sur ma Lisa ! Bref, je préfère rien lui réclamer.

C'est là, pendant que nous, les *mamans*, on attendait mortellement notre heure devant le portail fermé de l'école, que les flics ont débarqué.

Il y en avait deux. En civil. Coup de frein, bruit de pneus qui crissent, gyrophare, portières qui claquent, grand jeu. Les cow-boys se sont précipités vers le portail et ils l'ont secoué pour rien. Il était fermé. Il fallait attendre, comme tout le monde. Ils nous ont demandé nos papiers, comme si on était des voleuses ou histoire de s'embarquer peut-être quelques clandestins vite fait bien fait ? Alors là, j'étais hors de moi et j'ai refusé tout net de sortir ma carte.

Le jeune flic qui me parlait s'est trouvé tout con et il a rougi. Ça m'a fait bizarre parce que je croyais qu'il allait râler, ou me remettre à ma place, ou au moins insister un peu, ça m'aurait défoulée de pouvoir brailler un bon coup contre un flic, mais pas du tout. Il était tout décontenancé, il est parti vers sa voiture, il est rentré dedans, il s'est assis et il n'a plus bougé.

Son chef l'a suivi d'un air furax et ils ont entamé une discussion. Apparemment, le petit jeune se faisait engueuler. C'est là que j'ai remarqué qu'il était plutôt mignon. Une radasse qui attendait à côté de moi a dit :

– C'est un type qui fait son service. Ce n'est pas un vrai flic. Il a un bord vert à son chapeau.

J'ai fait celle qui n'entendait pas parce que je ne veux pas parler à toutes ces imbéciles.

J'ai deux copines dans ce bled depuis que Yasmina est morte, Véro et Mimi, et basta.

Ça suffit comme ça. Et en plus, elle disait n'importe quoi. Il n'y a plus de service militaire obligatoire depuis au moins un siècle.

Et puis il n'était pas en uniforme, il avait une casquette Titanic. Avec un bord vert ! Quelle flèche ! *Eh, il faut suivre, patate !* j'ai pensé, mais j'ai rien dit.

Voilà que le portail s'ouvre et que les flics foncent dans la cour en bousculant tout le monde. Je m'écarte pour les laisser passer, je n'ai pas envie de faire les frais d'une bavure et d'entrer dans les statistiques du ministère de l'Intérieur.

Le temps que je récupère Sabrina, je me dirige vers le portail quand j'entends la maîtresse de la classe d'à côté dire aux flics, sur un ton énervé :

– Mais attendez, vous n'allez pas l'emmener au poste comme s'il avait fait quelque chose ! Il ne comprendrait pas !

– Mais madame, on n'y peut rien, nous ! C'est comme ça. Sa mère est recherchée, elle n'est pas chez elle, il faut bien qu'il aille quelque part.

– Attendez un peu ! Le directeur doit avoir une liste de personnes à contacter si la mère fait défaut.

Et là, j'ai vu Simon, le Simon de ma Véro, qui se tenait entre les flics et la maîtresse, retenant ses larmes.

J'ai fait trois pas en avant.

– Cherchez pas, j'ai dit. C'est moi.

– Comment ça, euh... C'est vous ? a balbutié le jeune flic en rougissant.

Vraiment, il était trognon, il n'y a pas à dire. Quoique, l'expérience m'a appris qu'il faut se méfier des trop mignons timides au début.

Parce que après, quand ils se lâchent, ils sont pires que les autres. Et en plus, celui-là, il était flic ! C'est quand même un signe. J'ai enchaîné :

– C'est moi, la liste des personnes à contacter en cas que la mère fait défaut. Et pareil pour mes gosses. Véro, c'est ma meilleure copine, et il n'y a qu'à elle que je confierais mes mômes s'il m'arrivait quelque chose un jour !

Il a baissé les yeux.

– Oh ! Je vois. En ce cas...

Son chef m'a toisée, puis il a lancé un regard appuyé sur les enfants.

Emma et Lisa se tiraient les cheveux dans leur poussette, pendant que Sabrina, très sage, se tenait à mes côtés en observant la scène avec un grand intérêt. Cette même, elle ne perd jamais une miette de rien.

Le regard du chef s'est relevé vers moi avec une nuance de mépris. Pas besoin de me faire un dessin, j'avais compris. Encore un que ça gêne, les enfants du soleil. Sabrina, ma grande, elle a la peau couleur café, une chanson que je lui chante souvent, mais pas café au lait, hein ! Café *kahawa*, pur robusta ! Comme celui que je bois. Ce n'est pas étonnant, vu que

son père c'est un Cap-Verdien qui s'est installé chez moi au début quand il venait juste de débarquer en France. Le temps que j'accouche du fruit de nos amours, il avait réussi à faire venir sa famille du Cap-Vert. Il a eu du bol de faire ça à l'époque ! Maintenant, il habite dans une cité, avec sa femme et ses quatre gosses qu'il avait déjà là-bas. Depuis, il en a eu encore deux.

Il est sympa, je ne peux pas dire, il prend souvent Sabrina le dimanche, avec les autres. Ce qui est bizarre, c'est que Sabrina est plus noire que ses autres enfants. Les mystères de la loi de Mendel !

Emma, elle a plutôt un côté beur, mais bien beurré. Son père, Béchir, il l'a eue avec sa femme, Yasmina, qui était ma copine à l'époque. Mais elle est morte en accouchant.

Ça paraît incroyable de nos jours, mais ça arrive encore. Elle était dans le bus quand elle a perdu les eaux et, le temps qu'on appelle l'ambulance et qu'elle soit transportée à l'hôpital pour se rendre compte qu'il y avait un problème, Emma était née. Yasmina, elle avait dix-neuf ans. Elle n'a pas tenu le coup. Elle avait mon numéro de téléphone sur elle, alors ils m'ont appelée.

À l'époque, Béchir travaillait avec un groupe de maçons pour une entreprise dans l'arrière-pays. Il ne rentrait que le week-end. Je le savais, mais je n'avais aucun moyen de le joindre. J'ai vaguement fouillé chez eux, mais pas trop en profondeur, je n'ai pas osé, et je n'ai jamais trouvé son numéro.

Quand il est rentré, Emma était chez moi. C'est moi qui l'ai déclarée à la mairie. Heureusement, je savais que Yasmina voulait l'appeler Emma. Une fois je lui avais demandé pourquoi, et elle m'avait expliqué que c'était le nom d'une héroïne de roman.

Yasmina, elle ne lisait pas, elle dévorait les bouquins. Elle m'avait dit :

– Ma fille, je l'appellerai comme la nana qui a marié un docteur, mais comme elle s'emmerdait sec, elle couchait à droite à gauche.

– T'es bizarre, Yasmina, je lui avais répondu, tu veux donner à ta fille le nom d'une pute ?

– Tu comprends rien, Cricri, avait-elle rétorqué, écœurée. C'est pas le blème. C'est une question de liberté. Tu le connais, ce mot ?

Béchir n'en a jamais rien su, de ce roman ! Heureusement, parce que je ne crois pas qu'il aurait vraiment apprécié !

Depuis ce jour-là, Emma, elle est toujours chez moi. Au début, Béchir a dit qu'il avait du mal avec un bébé, et puis il avait son boulot et tout ça, et moi, j'ai accepté, parce que cette petite, je m'y étais déjà attachée, même si je faisais tout pour ne pas le savoir, parce que je pensais que tôt ou tard il allait me la reprendre. Et puis par la suite, il s'est remarié et il est

allé habiter vers Lyon. Si Emma avait été un garçon, j'aurais eu plus de problèmes, mais j'ai eu du pot : c'est une pisseuse !

Et Lisa, elle, il n'y a rien à dire, elle est blonde comme les blés. Même qu'à côté des autres, elle fait un peu albinos. J'ai toujours peur qu'elle soit malade ! L'histoire de son père, alors là, c'est encore plus compliqué. Vu qu'il a été mon mari ! Ce sera pour une autre fois.

Bref, le gros chef de flic, il lorgnait mes gosses d'un air désapprobateur. Je n'ai pas pu résister plus longtemps :

– Vous voulez leur photo, à mes mioches ? Ils ont quelque chose qui vous revient pas ?

Furax, il s'est éloigné à grandes enjambées en me jetant par-dessus son épaule :

– Si vous voyez votre copine, dites-lui qu'elle est recherchée. On l'attend au commissariat !

– Et Pierre, son petit ? j'ai demandé. Il y a quelqu'un qui va le chercher à la crèche ?

Alors là, bizarre, ça l'a arrêté net dans sa course. Il s'est retourné et il m'a regardée longuement. Puis il a dit :

– Ne vous occupez pas de Pierre. On s'en charge.

Et il est reparti d'un pas moins vif, un peu voûté.

Le jeune flic, que je ne calculais plus depuis un moment, s'est approché de moi :

– Je m'appelle Jérôme. Jérôme Gallo.

Il me tendait une main franche et amicale, que je n'ai pas prise. Je l'ai toisé :

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

Eh oui, comme dit toujours ma Sabrina : « C'est comme ça la vie ! » C'est toujours les gentils qui trinquent pour les méchants. Comme l'autre avait voulu m'humilier avec son regard supérieur, je me suis vengée sur le petit trognon. C'est con, je sais, il y a des fois on est aussi con que les plus cons.

Quand j'ai vu sa tête, j'ai regretté mes mots. Alors j'ai aussi tendu la main :

– On m'appelle Cricri, mais je m'appelle Rose.

J'ai rigolé.

– Ne me demandez pas pourquoi, c'est trop long à expliquer.

– Vous m'expliquerez un jour ? il m'a demandé sur un ton à la fois charmeur et suppliant.

J'ai encore ri bêtement.

– Faut pas me chercher, je suis une fille compliquée. Pour pas dire à histoires.

Son chef a gueulé depuis le fourgon.

– Gallo, tu te mignes ?

Le beau Jérôme s'est éloigné d'un air rêveur. J'ai dit à Simon de mettre la main sur un barreau de la poussette, comme Sabrina le faisait de l'autre côté. Et on est partis d'un bon pas tous les cinq. Je me disais en moi-même que j'espérais avoir assez de pâtes à la maison.

J'ai cherché une cabine téléphonique – j'ai fini ma mobicarte depuis longtemps – pour appeler Véro sur son portable. J'ai fini par en trouver une, mais ça ne répondait pas.

En passant devant son immeuble, j'ai sonné, personne.

Je ne voulais pas harceler Simon, mais quand même, pendant le repas, j'ai essayé de poser quelques questions :

– Elle était à la maison, ta maman, hier soir ?

Comme je l'ai déjà expliqué, ce n'est pas facile de le faire parler. Mais alors là, il s'est mis à bégayer comme je ne l'avais jamais vu. Son visage s'est empourpré et il a commencé à pleurer.

J'en ai déduit qu'il s'était passé un truc grave. Je l'ai consolé en lui disant qu'il ne devait pas s'en faire, que sa maman allait revenir bientôt et, petit à petit il s'est calmé, surtout que Sabrina, qui était sûrement jalouse de tous ces câlins que je lui faisais, s'est soudain étranglée avec un spaghetti – il faut le faire, mes gosses sont vraiment géniaux – et elle est passée par toutes les couleurs. Ce phénomène a tellement intéressé Simon qu'il en a oublié son chagrin. Finalement, Sabrina a fini son repas sur mes genoux, ce qui était sûrement le but recherché.

Simon, lui, a avalé royalement un spaghetti et demi, puis il a repoussé son assiette et il s'est mis à chançonner. J'ai eu beau tout essayer, il n'a rien voulu manger d'autre. Des fois, en plus de ne pas vouloir parler, il ne veut rien manger...

D'après ses petits bouts de phrases, Véro n'avait pas l'air d'avoir passé le reste de la journée à la maison, la veille.

Le fameux Alexandre non plus, d'ailleurs. Et il m'avait semblé comprendre, au milieu des pleurs de Simon, qu'elle avait demandé à une voisine, avant de partir – mais quand exactement ? –, si elle voulait bien emmener Simon à l'école le lendemain matin.

Incroyable ! Elle avait laissé Simon tout seul à la maison ??? Et elle ne m'avait pas appelée pour me demander de l'aider ? Mais quelle débê je fais ! Normal qu'elle ne m'appelle pas ! Je n'avais pas une seule fois consulté mes messages sur mon portable ! Je l'avais jeté dans un coin avec hargne quand j'avais vu que je n'avais plus de crédit sur ma mobicarte et pas un radis pour m'en racheter une. Du coup, la batterie s'était vidée, bien sûr. Elle avait peut-être essayé de m'appeler, il n'avait même pas sonné !

Je me suis mise à fouiller un peu partout dans la caravane en bousculant Pastis. Je ne sais pas pourquoi, il se faisait une joie de traîner juste sous mes pieds. J'ai fini par retrouver le chargeur tout au fond du placard sous l'évier.

Par la même occasion, j'ai vu que je n'avais plus que deux couches. Il fallait absolument que j'aille voir l'assistante sociale jusqu'à ce que je gagne un peu d'argent, pour qu'elle me donne un bon qui me permettrait d'avoir quelques couches pour les petites.

J'ai écouté mes messages en branchant le portable sur le secteur, et là, je me suis vraiment traitée de tous les noms d'oiseau ! Mais quelle abrutie, quelle débile, quelle naze, mais c'est pas vrai !

Véro avait essayé de m'appeler tout l'après-midi du lundi pour me demander si je pouvais aller chercher Simon chez elle pour m'en occuper. Les raisons étaient confuses, et je n'étais pas bien sûre d'avoir tout compris.

Grosso modo, il semblait que Pierre avait disparu pendant qu'elle faisait ses courses, devant la boulangerie, ou était-ce Alexandre (le fameux merveilleux Alexandre !) qui l'avait perdu pendant sa promenade à vélo, bref, elle était allée, dans un état second frôlant la syncope, déclarer la disparition de Pierre chez les flics, et là, elle avait eu une illumination.

C'était sûrement son attardé d'ex, Michel, qui était venu piquer Pierre, ça faisait des mois qu'il voulait le récupérer, il n'avait jamais digéré qu'elle le plante là et qu'elle se tire avec les gosses. Surtout qu'elle l'avait vu au même moment !

Au fur et à mesure que les messages de Véro se succédaient sur ma messagerie vocale, sa voix s'altérait, ses propos semblaient de plus en plus décousus.

Elle parlait de tuer, mais qui ? Pas très clair.

Elle disait que Michel n'avait jamais fait que l'emmerder, que cette fois ça ne se passerait pas comme ça, parce qu'elle avait un mec avec elle, et qu'il l'aiderait à récupérer le gamin, et puis elle le flinguerait avec le fusil de chasse d'Alexandre.

Tiens, il est chasseur, maintenant, l'instit, enfin, le prince charmant ? Elle avait l'air de débloquer que c'est rien de le dire !

Je n'aimais pas cette histoire, mais alors, je n'aimais pas ça du tout.

Quand je vous disais que cette fille, elle était toujours dans des angoisses à vous arracher les tripes ? Ça sentait vraiment très mauvais, cette fois.

J'avais beau faire, et même avec Simon sous les yeux, tout me semblait bien irréel. Il faut dire que j'étais obsédée par une seule chose, trouver un peu de fric pour faire bouffer la marmaille. Finalement, tout le reste me semblait extrêmement secondaire.

C'était dommage aussi qu'on n'était pas samedi, parce que j'aurais pu demander à Toni qu'il me laisse chanter avec ses musiciens du samedi soir. La dernière fois, il y avait eu des gens qui m'avaient demandé une chanson spéciale, et ils m'avaient refilé cinq euros de pourboire ! Pas mal, non ?

Les gens aiment bien qu'on leur chante des trucs qui leur rappellent leur jeunesse, par exemple. Il y en a eu aussi qui ont dit que j'avais une voix faite pour le jazz. Ils m'ont demandé des chansons d'Ella Fitzgerald. *Kézako ?* que je me suis dit, mais je ne leur ai pas montré que je ne savais même pas de quoi ils parlaient. Par contre, je leur ai déplié tout le répertoire de Nino Ferrer, un franc succès !

Mais bon, en attendant, on n'était pas samedi, et il fallait que j'aille faire un peu la serveuse pour me ramasser deux, trois biffetons.

Si j'avais écouté mon répondeur ce matin, j'aurais su que Véro, elle ne serait pas à l'école aujourd'hui, et donc qu'elle ne pourrait pas me prêter d'argent, et donc je n'aurais pas dépensé tout le fric gagné chez Toni en un ridicule petit cartable en plastique. Ou alors j'aurais bossé plus longtemps au lieu de perdre mon temps à l'EDF.

Je n'ai trouvé personne pour me garder les petits, et je n'ai pas pu aller travailler ce soir-là. Je suis allée voir la voisine de Véro, qui s'était occupée de Simon, elle m'a donné les clés de leur appartement, si j'avais besoin d'affaires pour le petit. J'y suis allée avec les enfants.

J'ai récupéré des couches, et deux, trois choses à becqueter. Tout était en l'air dans l'appart de Véro, un vrai bordel. Le passage de la tornade. Pourtant, Véro est plutôt quelqu'un de maniaque. Étrange...

Bref, cette année scolaire commençait vraiment tout faux pour moi. Pour Véro encore plus, fallait croire.

En rentrant, malgré tout ce qui allait de travers, je me sentais d'humeur mutine et je chantonais : *Love me, Please love me / Je suis fou de vous...*

Et le visage du petit flic flottait sur les paroles...

**Mercredi**

*Palace party*

Faut croire que la réalité de la situation avait alarmé ma mère, parce que le lendemain matin, c'est Aznavour qui était au rendez-vous avec *Emmenez-moi au bout de la terre / mh mh mh... au pays des merveilles / mh mh mh... moins pénible au soleil...*

Impossible de me sortir cette chanson de la tête. Les petits et moi, on a pu manger des Choco Pops et du Nesquik à l'eau, récupérés chez Véro. Comme c'était mercredi, mon assistante sociale ne travaillait pas. J'ai mis les jumelles, Emma et Lisa, à la crèche. J'avais encore les deux grands, Simon et Sabrina. La présence de Simon avait rendu Sabrina complètement excitée, alors que d'habitude elle est plutôt calme. J'ai quand même décidé d'aller gagner une petite croûte au Sélect en installant les enfants au fond du café.

Mais Sabrina hurlait, circulait dans toute la salle, ne voulait pas rester sage à sa table, et Simon faisait caprice sur caprice en braillant comme un dément. Bref, au bout d'une demi-heure, Toni a craqué et il nous a foutus dehors. Royal, il m'a donné le salaire d'une heure, à savoir sept euros cinquante.

J'ai rangé la tune au fond de ma poche et j'ai récapitulé mentalement les victuailles que j'avais récupérées chez Véro en me disant qu'il valait mieux que je ne dépense pas un centime de ce blé et que je le garde en cas de coup dur.

Je suis allée avec les deux gamins, qui se sentaient un peu penauds, les pauvres, jusqu'au square du McDo. Pas pour manger, juste pour jouer. Celui-là même où j'avais vu Véro pour la dernière fois. Le mercredi, comme ils ont plus de clients, ils ne voient pas si vous jouez dans leur jardin en ayant consommé ou pas. Et c'est eux qui ont le plus de jeux dernier cri pour les mômes, genre toboggans supersoniques sur sol caoutchouté.

Pour le principe, j'étais un peu fâchée avec les enfants parce qu'ils ne s'étaient pas tenus sages au café.

Pour me contrarier, ils se sont mis à farfouiller dans la poubelle. Je les ai engueulés à plusieurs reprises.

– Avec ce super toboggan et tous ces jeux, vous trouvez le moyen de vous amuser dans une poubelle ? À quoi ça sert de venir ici, alors ?

Mais il n'y avait rien à faire. Sûrement qu'ils étaient frustrés de ne pas avoir eu de hamburger, ils fourrageaient dans les déchets et ils s'employaient à aller à la pêche aux restes de frites et de nuggets.

Absorbée dans mes pensées noires et obsessionnelles – *comment trouver à manger, beaucoup à manger, en peu, très peu de temps* –, je les laissais faire un moment, pour de nouveau les gronder copieusement, et ainsi de suite pendant presque une heure.